Titre : **LA BATAILLE DE GRAVELOTTE** **16 août 1870**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et Combats**
Auteur : **COMTE DE MONTFERRIER**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **L'ARMEE DU RHIN** **IMPRIMERIE AUG. BORD** **RUE PORTE-DIJEAUX 91** **BORDEAUX** **1871**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** **D**ate : **Avril 2010**

Ancestramil

LA BATAILLE DE GRAVELOTTE
16 août 1870

Le territoire sur lequel se livra la bataille qui porta le nom de Gravelotte forme un vaste triangle dont le bourg de ce nom est la pointe ; le côté gauche, qui est la route de Metz à Verdun, est bordé jusqu'à Mars-la-Tour par deux grands villages : Rezonville et Vionville. Tout le pays situé au dessous de cette route est montagneux et boisé. Le côté droit du triangle est formé par la route de Conflans, Doncourt qui est à moitié chemin en est le point culminant. La base du triangle par de cette dernière ville en ligne droite sur Mars-la-Tour, passant par Bruville et la ferme de Greyère, qui fut le théâtre de grands engagements.
Partant de Gravelotte, l'ancienne voie Romaine est une ligne perpendiculaire tombait à peu près le milieu de la base du triangle.
La division de cavalerie, **de FORTON,** avait reçu l'ordre d'éclairer le 2ème corps au-delà de Flavigny, village en avant de Rézonville, elle avait tenu ses hommes prêts à partir pendant une partie de la nuit, puis le matin venu avait fait desseller les chevaux et les avait fait mettre au piquet ; le colonel **de FERRON,** du 4ème Chasseurs à Cheval, envoya au général, le capitaine **ROUCHAUD** pour lui offrir de faire une reconnaissance avec son régiment, pendant que ses hommes se reposaient.
Le capitaine **ROUCHAUD** trouva le général **de FORTON** à déjeuner avec son état-major et voici textuellement sa réponse « *Remerciez de ma part votre brave colonel (et désignant un des convives), voici **M. Arnoult de RIVIERE**, chef des éclaireurs de l'armée, qui arrive de Mars-la-Tour, et n'a pas eu connaissance de l'ennemi*.
Une demi-heure après, la division **FORTON** était surprise par les Prussiens et hachée en morceaux !
En même temps, les batteries prussiennes ouvraient un feu nourri sur la division **BATAILLE** et se présentaient en masse sur le front du 2ème corps.
La division **BATAILLE** prend aussitôt les armes, le général monte à cheval, se porte au galop en avant et, par son énergie et sa vigueur, parvient à arrêter un mouvement de panique du 8ème de ligne, qui se trouvait criblé d'obus. Si l'armée n'eut pas ce jour-là un immense désastre à déplorer, c'est au général **BATAILLE** qu'on le doit. Il rallia tous ses régiments et les porta en avant. Malheureusement, il n'avait pas son artillerie avec lui ; une batterie entière avait ses chevaux à l'abreuvoir, les deux autres avaient été conservées par le général **FROSSARD** et il ne put les obtenir qu'une heure et demie après les avoir demandées.
Tous ses officiers ont, à plusieurs reprises, été envoyés pour les chercher et n'ont pu obtenir qu'une seule batterie, qui vint se mettre en position, un peu en arrière de la gauche de la division **BATAILLE** (batterie **BENOIT**).
La division **BERGE** devait soutenir le mouvement de la 2ème division, mais elle mit trop de temps à venir, et la brigade **VALAZE**, qui arriva la première, ne fut d'aucun secours ; les régiments qui la composaient n'ayant pas tenu. Le général **FROSSARD** qui avait gardé avec lui la brigade **LAPASSET** demeura, tant que dura l'engagement, dans ses positions sans avancer. Le général **BATAILLE** était parvenu à se maintenir et avait même repris l'offensive ; son cheval venait d'être tué sous lui et il avait pris celui du capitaine **VOYER**, aide-de-camp du général **BASTOUL** ; mais à peine l'avait-il monté, que ce deuxième cheval fut tué, et en quelques instants après le général à pied était frappé d'une balle au ventre. A ce moment, la division, exposée à un feu d'artillerie terrible, battait en retraite malgré une charge brillante exécutée pour la soutenir par les Cuirassiers de la Garde. La droite seule, formée du 12ème Chasseurs à pied et d'un bataillon du 23ème, tenait encore fortement du côté de Vionville. Le général, malgré sa blessure, soutenu par son chef d'état-major, le colonel **LOYSEL**, et son aide-de-camp, le capitaine **IMBOURG**, qui avaient eu tous deux leurs

chevaux tués sous eux, cherchait du geste et de la parole à maintenir ses troupes, apostrophant les fuyards et encourageant ceux qui conservaient si courageusement leurs positions. Une demi-heure après il tombait épuisé de fatigue et de douleur, et on l'emportait du champ de bataille à l'ambulance du quartier général de Gravelotte. Pendant ce temps, le colonel **LOYSEL** ralliait les troupes de la division et venait les reformer sur le plateau, laissant sur le terrain la 8ème batterie du 5ème, qui avait su ménager ses munitions et continua son feu contre l'ennemi pendant trois heures encore. La division avait été fortement éprouvée, elle avait soutenu le premier choc de l'armée prussienne, pendant deux heures, elle avait eu quinze cents hommes hors de combat, parmi lesquels le brave colonel d'artillerie **de MAINTENAN,** tué, ainsi que le lieutenant de Chasseurs à Pied **COUTURIER**, officier d'ordonnance du général ; les colonels **ROLLAN, de LINIERS** et **THIBAUDIN**, le commandant **BOURGEOIS**, du 66ème, furent blessés ; tous les officiers d'état-major avaient eu leurs chevaux tués.

La vigoureuse résistance de la division **BATAILLE** avait permis aux autres corps de se mettre sur la défensive.

Le maréchal **CANROBERT**, à cheval, au milieu du champ de bataille luttait avec une énergie sans pareille contre des batteries formidables établies par l'ennemi en face de lui.

Les Prussiens, qui n'avaient pu forcer notre ligne du côté de Gravelotte, portaient en ce moment toutes leurs forces sur Vionville, qui fut pris et repris plusieurs fois, et exécutaient un mouvement tournant dans l'espoir de déborder le 3ème corps (commandé par le maréchal **LEBOEUF**, depuis la blessure du général **DECAEN**)

A ce moment le 4ème corps arriva à Doncourt ; parti à cinq heures du matin de Plappeville, il avait été obligé de prendre la route de Briez pour éviter l'encombrement des voitures. Il était onze heures et demie, lorsque la division **GRENIER** vint se mettre en ligne. Immédiatement sa première brigade et ses mitrailleuses furent dirigées sur Bruville pour se relier à notre droite, ce chemin ne s'exécuta pas sans divers engagements. Le 5ème bataillon de Chasseurs, le 13ème et le 43ème de ligne arrivèrent bientôt en avant de la ferme de Gréyère dans l'intérieur du triangle.

Des batteries d'artillerie furent déployées, sur les crêtes dominant les bois de Vionville d'où l'ennemi fut bientôt délogé par nos canons à balles et nos pièces de réserve du 12 ; il était environ trois heures, la cavalerie du 4ème corps, qui avait appuyé le mouvement de jonction, vint se réunir à la division **CLERANBAULT**, du 3ème corps.

En même temps, le général du **BARAIL** qui avait accompagné **l'EMPERREUR**, revenait avec la division d'escorte, prendre part à l'action.

A ce moment, notre aile droite débordait complètement la gauche de l'ennemi, et nous devions penser pouvoir le rejeter facilement sur Vionville ; dans ce but, nous opérons un mouvement en avant vigoureusement appuyés par l'artillerie. Les bataillons ainsi soutenus, débusquent les Prussiens de la première partie des bois et les forcent dans leur retraite à passer sous les feux des 11ème et 12ème batteries du premier d'artillerie (commandant **LADRANGE**) qui tirèrent dans cette journée douze cents coups de canon ; mais bientôt, nos troupes sont forcées d'arrêter leur élan, de fortes colonnes ennemies apparaissent entre Vionville et Mars-la-Tour.

L'artillerie qui les accompagne se met en batterie sur la grande route et, ouvre un feu qui nous force à nous replier ; mais, en bon ordre et sans abandonner les prisonniers que nous avions faits dans le bois. Le maréchal **BAZAINE** parcourait à cheval tous les fronts, suivi de son état-major, il avait même un instant failli être enlevé par un régiment de hussards de Brunswick que l'on avait malencontreusement confondu avec les guides.

Il ne dût son salut, en cette circonstance, qu'à une vigoureuse charge exécutée par son escorte.

Le général **BOURBAKI** se tenait en réserve, avec la Garde, sur la voie Romaine, prêt à se porter au secours des divisions les plus fortement engagées. Les batteries prussiennes

continuèrent un feu nourri de la route de Mars-la-Tour et nous forcent à nous rejeter un peu en arrière de la ferme de Gréyère, que nous gardons cependant et que le génie est en train de fortifier ; nos batteries couronnent un monticule qui domine l'ensemble du plateau.
La 1ère division du 4ème corps débouche entre Urcourt et Bruville, sur le champ de bataille, elle met immédiatement son artillerie en ligne pendant que son infanterie se déploie.
Le 6ème corps n'était presque plus engagé, toute l'action s'était reportée entre le 3ème et le 4ème.
L'attention du général **LADMIRAULT** est à ce moment appelée du côté de la ferme de Gréyère par une masse compacte de cavalerie ennemie arrivant du côté de Mars-la-Tour. Une batterie précédant cette cavalerie vient s'établir dans une forte position entre ce bourg et Ville-sur-Yvon : elle se jette dans un petit bois, au fond d'un ravin, ouvre sur les servants un feu habilement dirigé pendant que le 2ème Chasseurs d'Afrique exécute une charge en fourrageurs qui force l'artillerie prussienne à se retirer.
Le gros de l'ennemi a marché pendant ce temps sur le centre de notre front et a délogé notre artillerie des crêtes qu'elle occupait.
Mais la division **de CISSEY,** qui vient d'arriver avec ses troupes fraiches, charge avec entrain sur l'infanterie prussienne qu'elle refoule au fond d'un ravin où elle la fusille à bout portant, jonchant le sol de cadavres. L'ennemi tente d'arrêter ce massacre par une charge de cavalerie ; un escadron de dragons vient charger au fond le 1er de ligne et périt jusqu'au dernier, hommes et chevaux.
Un autre régiment prussien, engagé contre le 57ème de ligne a son drapeau enlevé par le sous-lieutenant **CHABAL**. Cet engagement coûta la vie au général **BRAYER** et à son aide-de-camp, le colonel **de PLACE**, chef d'état-major de la division fut grièvement blessé. En même temps, avait lieu à l'extrême droite, une charge de cavalerie dont l'histoire devra garder longtemps le souvenir ; la cavalerie prussienne était formée perpendiculairement à la route de Mars-la-Tour à Jarny dans la position où elle était arrivée précédée de sa batterie d'artillerie. Le 2ème Chasseurs d'Afrique, qui avait dû l'attaquer battait lentement en retraite devant elle en tirailleurs.
Il était cinq heures, la cavalerie du 4ème corps d'armée était formée sur deux lignes (2ème et 7ème de Hussards déployés en première, 3ème de Dragons en soutien sur le flanc droit) parallèlement à la route, la gauche près de la ferme de Gréyère. Dans les fonds devant elle, et près des bois, se trouvaient massés, les Lanciers et les Dragons de la Garde.
Devant cette manœuvre offensive, la cavalerie prussienne se divise en deux masses, la première fait face à notre ligne et la deuxième garde ses positions appuyant son artillerie.
Le général commandant le 4ème corps ayant reproché au général commandant la division de cavalerie, de ne point s'être encore porté en avant, le général donna immédiatement, l'ordre de charger.
Il fallait descendre et remonter un ravin dans lequel les cavaliers se culbutèrent les uns sur les autres.
Le général était en tête de la charge, il ne voulut pas permettre à ses soldats de se servir de leurs chassepots petit modèle, dont le tir est excellent, et criait sans cesse en avant ; les 1 500 mètres qui les séparaient de l'ennemi avaient été franchis en un instant, mais le passage difficile du ravin et de la route avait amené le désordre dans les rangs ; le choc fut cependant terrible ; le général **LEGRAND** fut la première victime, l'ennemi qui attendait de pied ferme, ne recula pas ; notre cavalerie épuisée par sa longue course n'eut pas la force de l'enfoncer.
Il y eut une mêlée affreuse, augmentée encore par les Lanciers de la Garde qui en arrivant sur le flanc furent pris pour des uhlans et essuyèrent le feu des cavaliers français que l'on n'avait pas fait tirer en temps utile.
Les trois régiments du 4ème corps se retirèrent complètement rompus, et se reformèrent sans être inquiétés dans leur première position. Les Dragons de la Garde appuyèrent la retraite des Lanciers si malheureusement décimés.

Ce fut dans cette charge que le général **MONTAIGU** disparût avec son aide de camp.
Un mouvement de la cavalerie du 3ème corps combiné avec une manœuvre d'infanterie fit reculer les Prussiens qui nous laissèrent maîtres de ce champ de carnage.
Ce fut le dernier engagement sérieux de la journée. La garde vint remplacer dans leurs positions, différentes brigades ; les grenadiers eurent encore à repousser quelques attaques ennemies, mais le combat dégénéra en lutte d'artillerie et finit à huit heures du soir.
L'armée française qui n'avait perdu de ses positions que le village de Vionville coucha sur le champ de bataille.

Nous troupes venaient à un jour d'intervalle de remporter deux victoires, car la bataille de Gravelotte pouvait aussi bien que celle de Borny être considérée comme telle, les Prussiens ne nous ayant pas délogés de nos positions ; mais que prouvaient ces deux succès sans résultats ; d'abord, que nous ne savions pas nous garder ; que sur notre propre territoire, il ne se trouvait pas un homme du pays assez dévoué pour venir nous instruire des marches de l'ennemi ; ensuite, que l'on devait à la bravoure individuelle, de ne pas avoir d'échecs à déplorer et non à l'initiative et à la connaissance de la tactique militaire de nos généraux. On disait que la cavalerie prussienne n'avait osé nous poursuivre, tant elle avait été surprise de l'énergie de notre charge ; on ignorait alors qu'elle avait parcouru dans la journée 50 kilomètres pour arriver sur le champ de bataille, et que ne comptant pas combattre une fois seulement, dans la campagne, elle se contentait pour cette journée d'avoir servi de digue à la furie française.
Nos pertes de la journée furent très considérables : quatorze à quinze mille hommes hors de combat ; celles des Prussiens furent bien plus importantes.
On placarda le jour même sur tous les murs de la ville l'affiche suivante :

Appel au dévouement des habitants de Metz

La bataille de Gravelotte a été glorieuse pour nos armes ; l'ennemi a été glorieusement repoussé.
Mais le nombre de blessés et très considérable ; nos casernes sont remplies ; il devient presqu'impossible de donner à ces braves soldats tous les soins qu'ils méritent.
Dans cette circonstance, le commandant supérieur de Metz vient, avec une entière confiance, faire appel au patriotisme des habitants. Il n'est pas dans la ville un seul citoyen qui ne regarde comme un devoir sacré de recevoir dans son domicile un certain nombre de blessés.
Les convoient arrivent par la porte de France ; présentez-vous au fort Moselle, et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Gravelotte !
Metz, le 17 août 1870
Le général commandant supérieur la place de Metz
COFFINIERES

L'appel fut écouté ; mais on en comprit bien vite la légèreté. Les médecins de la ville, malgré leur zèle, ne pouvaient suffire à monter d'étage en étage pour soigner les malheureuses victimes, et beaucoup succombèrent faute de soins et de médicaments nécessaires à la gravité de leur position.
Du reste, le général était mal informé, les locaux ne manquaient pas, les lits seuls faisaient défaut, et, sur l'observation qui en fut faite par le préfet, on prit une décision plus sage, en établissant des ambulances communes où les blessés furent transportés de nouveau ; on évita ainsi des maladies contagieuses, suite ordinaire des blessures mal pansées. Les habitants n'eurent plus qu'à donner l'hospitalité aux convalescents, ce dont ils s'acquittèrent avec un zèle remarquable.
La bataille de Gravelotte fit rentrer à Metz une immense quantité de villageois effrayés ; aucune mesure ne fut prise pour s'assurer s'ils apportaient des vivres avec eux, le nombre des

bouches inutiles augmentait tous les jours, sans que l'on se préoccupât de quelle manière on nourrirait toute cette population.
Il entra en ville, dans la nuit du 16 et la matinée du 17, 8 000 blessés ; ce spectacle était horrible ; mais ce qui fut plus affreux encore, c'était la manière dont on enterrait les morts sur le champ de bataille, « la terre crie » disaient les habitants qui n'avaient pas déserté les villages ; que d'infortunés se sont vus précipités vivants dans ces fosses de douleurs.

****

Ancestramil